

ALAIN FARAH

# POURQUOI BOLOGNE

---

*roman*



LE QUARTANIER

Le Quartanier remercie de leur soutien financier  
le Conseil des Arts du Canada  
et la Société de développement des entreprises  
culturelles du Québec (SODEC).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d’impôt  
pour l’édition de livres – Gestion SODEC.

Le Quartanier reconnaît l’aide financière  
du gouvernement du Canada  
par l’entremise du Fonds du livre du Canada  
pour ses activités d’édition.

—

Diffusion au Canada : Dimedia  
Diffusion en Europe : La librairie du Québec (DNM)

—

© Alain Farah et Le Quartanier, 2013

Dépôt légal, 2013  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN : 978-2-89698-107-6

*À Yolande Safi,  
à nos morts.*

RAVENS CRAG

DANS L'ESPACE intergalactique, là où il fait bon parfois se réfugier, notre vaisseau flotte au milieu des étoiles. J'approche du téléviseur et une voix grave dit :

— *Dans la futur, en l'an 2012, la guerre était commencée.*

Une explosion secoue le bâtiment. Le capitaine s'écrie :

— *Quoi arrive ?*

Le machiniste ne tarde pas à répondre :

— *Quelqu'un a mis nous sous la bombe !*

Je siffote un air léger et glisse une main dans ma poche. Je saisis la dosette que m'a donnée le docteur Cameron, puis non, je la lâche.

Les yeux collés sur le téléviseur, je rassure le capitaine :

— *Nous avons signal. Écran primaire allume.*

Le visage d'un nain se multiplie sur les écrans de la console. L'arrière-plan passe du bleu au rouge.

Le commodore maléfique s'adresse à nous d'un ton narquois :

— *Messieurs, comment allez-vous? Toutes vos bases sont appartiennent à nous! Vous êtes en chemin de destruction.*

Je tente d'avertir le capitaine, en criant à tue-tête pour que mes mots traversent l'écran. Je lui dis de ne pas céder au chantage du nain, que je suis en route avec des renforts. Mais je ne suis pas sûr qu'il m'entende et, comme de fait, l'instant d'après, il demande :

— *Quoi vous dites?*

Le commodore nous interrompt. Gracieux dans sa cape améthyste, qui lui donne un teint de cadavre, il lève les bras au ciel en s'adressant au capitaine, au machiniste et à moi :

— *Vous n'avez aucune chance de survivre, faites votre temps, ha ha ha ha...*

Ça ne va pas, j'angoisse. J'ai peur de mourir. Je ferme la télévision.

Édouard m'appelle à ce moment-là.

\*

JOUIR du confort de son appartement, s'affaler sur une causeuse recouverte de jersey bouclette, suivre à la télé une bonne série de science-fiction... Qui serait assez zélé pour se refuser ça?

Moi, qui d'autre.

Il y a seulement quelques mois que l'Université McGill m'a embauché, mais je suis tellement débordé que j'y passe tout mon temps, de midi à minuit.

Plusieurs objets m'entourent, disposés sur la surface de mon bureau : un buste d'Edgar Poe taillé dans le marbre noir, une boîte métallique dans laquelle je conserve la photo de l'orphelinat catholique et une figurine de soldat dans la position du tireur couché, qui pointe son arme sur moi pour me rappeler qu'on me veut du mal.

La chose qui me plaît le plus dans cette pièce date d'un autre siècle. C'est une fenêtre de bois, haute de presque trois mètres, à laquelle je fais dos. Je suis conscient de l'imprudence : un homme muni d'un fusil de précision, en proie à la folie ou contractuellement chargé de m'abattre, dissimulé derrière le store poinçonné de son appartement, m'atteindrait facilement à la nuque, sans qu'il me soit possible d'apercevoir le viseur laser.

Je me retourne : il neige.

Ma fenêtre donne sur l'avenue McGregor et le réservoir McTavish. À midi précis, chaque jour, le vent se lève sur le promontoire sous lequel Montréal garde sa réserve d'eau. Des bourrasques de poudreuse tourbillonnent, la neige s'amoncelle dans la fenêtre. Les éléments se concertent pour m'offrir une tempête privée.

« Une tempête privée »...

Avant mon arrivée à McGill, jamais je n'aurais pu m'autoriser une telle expression, une petite phrase simple, belle, chargée de transports. J'étais un écrivain expérimental, un homme aride, je contrôlais mes émotions.

Depuis quelques mois, les choses ont changé. J'ai changé.

Les voix qu'on a dans la tête sont-elles les premières à nous avertir quand il y a un problème ? Un poète pastoral qui se convertit à l'avant-garde est-il nécessairement victime d'un complot ?

\*

SOUVENT, des collègues cognent à la porte de mon bureau, curieux de savoir ce que je fabrique. J'essaie de garder mon calme et je réponds : « J'écris ! »

Ils me foutent la paix.

Si vous me croisez dans un cocktail, vous ne remarquerez pas mon inconfort. Ma bonne humeur vous surprendra, et mon aisance à bavarder, à raconter des histoires. Vous me trouverez sympathique, avec ma cigarette électronique et mes cravates griffées. Vous serez peut-être tentés de vérifier si sous mon élégante bonhomie se cache un écrivain. Vous pousserez alors l'audace jusqu'à vous rendre en librairie acheter un de mes livres. Contre toute attente, vous le lirez.

Là, normalement, il est acquis que les choses se



gâteront. Vous vous inquiétez de ne pas trouver les mots pour faire semblant d'avoir trouvé mon livre «intéressant». La prochaine fois que vous me croirez dans un cocktail, je remarquerai votre gêne et je vous le dirai.

Mais tout cela est absolument sans importance.

Mes histoires, aussi bien le confesser d'entrée de jeu, je les mets en pièces, sans autre nécessité que celle de traduire l'expérience télescopée de mes époques.

Nous sommes en 1962.

Je ne sais plus d'où je viens ni où je vais. Les raccords me posent problème. Lorsque je me regarde dans le miroir, mes yeux, mon nez, ma bouche sont à moi. Mais les choses peuvent-elles être aussi simples? Qui me dit que mon visage n'est pas tout à fait différent, n'est pas tout à fait autre, qu'à me croiser dans la rue je réussirais à me reconnaître?

Moi, c'est moi qui me dis ça.

Depuis quelques semaines, ma santé se fragilise. C'est pour cette raison que je dois rendre visite au docteur Cameron. Je vais vous en reparler de celui-là, et pas rien qu'un peu, mais allons-y une étape à la fois, je n'aime pas brusquer les gens.

\*

MON COUSIN Édouard m'a longtemps accompagné au cinéma lorsque j'obtenais certaines permissions

à l'orphelinat. Il s'est toujours montré compréhensif devant mes malaises, qui survenaient au beau milieu des séances. Je sortais alors impulsivement de la salle, sujet à des nausées fulgurantes ou à une confusion optique proche de l'égarement.

J'étais obsédé à l'époque par le phénomène de la persistance rétinienne, mon esprit tentait de le déjouer, de voir non pas un flux d'images en mouvement, mais bien des photographies indépendantes les unes des autres.

Mon cousin venait me rejoindre aux toilettes, il m'appliquait sur le front des serviettes de papier brun imbibées d'eau froide, qui devenaient vite grumeleuses.

— C'est les actualités de la guerre du Viêt Nam qui te font cet effet ?

— Édouard, je le sens, ça va mal finir.

Je ne voulais pas l'inquiéter en lui avouant que ma vraie terreur au cinéma provenait de mon incapacité à percevoir la continuité du mouvement des gens et des choses sur la pellicule, c'est pourquoi je prétextais chaque fois, pour expliquer mes malaises, des motifs relativement farfelus.

Ma perception fragmentée des images dans les salles obscures est la seconde raison pour laquelle je préfère la télévision. La première ? Elle viendra en deuxième.

\*

DEPUIS quelques semaines, j'ai de la difficulté à me concentrer. Ce matin, par exemple, devant le miroir, pour essayer d'arrêter de penser à mes yeux, à mon nez, à ma bouche, pour arrêter les voix dans ma tête qui me disaient que ce n'était peut-être pas mon visage, après tout, j'ai tenté de me concentrer sur la confection de mon nœud de cravate, ce double Windsor sans lequel je ne quitte jamais mon appartement. Je me suis dit que ça me ferait du bien, de me complaire dans la description mentale d'un geste aussi automatique, mille fois répété, je me suis convaincu que de commenter, au fur et à mesure des trois ou quatre mouvements qui garantissent mon élégance, le nouage de ma cravate ferait taire les voix qui me disent dans ma tête que mon visage n'est pas le mien. Les choses ne se sont malheureusement pas passées ainsi. Mes mains s'agitaient dans tous les sens, j'ai dû recommencer mon nœud presque dix fois. Comme dans les films, j'ai eu envie de fracasser de mon poing le miroir, mais j'ai eu peur de ce que les voix diraient alors. De toute manière, je ne suis pas dans un film, et une obsession me hante plus que les autres : si les services secrets accédaient à mes pensées, m'en rendrais-je compte ? J'entends sans cesse, dans ma tête, cette phrase de Kissinger, que certains voient déjà à la tête de la diplomatie américaine : « Les paranoïaques aussi

ont des ennemis. » C'est joli, non ? Mais, plus important, comment faire pour continuer quand on sait ça, quand on sent ça ?

\*

LES APPARENCES sont trompeuses, Platon en avait déjà long à dire là-dessus.

Moi, il suffit que je pense au Turc mécanique, ce prétendu automate imbattable aux échecs devant lequel s'inclineront Benjamin Franklin et le premier Napoléon, pour que me viennent des vertiges.

Si le Turc fascine, c'est par sa capacité à lire dans la tête de ses adversaires, à anticiper chacun de leurs coups. Il fait peur et, en même temps, on l'admire. Edgar Poe, dans *Le joueur d'échecs de Maelzel*, en parle même comme de la plus grande invention de tous les temps.

Le Turc révèle pourtant un jour son secret : il n'est pas une machine. Derrière un jeu de miroirs se cache un homoncule maître aux échecs, un nain bossu et laid, mais qui possède une qualité pratique : il est là.

Aujourd'hui, on ne sait plus qui bouge les pièces, il n'y a plus de Turc ni d'échiquier.

Nous sommes en 2012 et en 1962.

Nous sommes en 1962 et en 2012.

Il fait froid.

Quelque chose cloche, mais quoi ?

Quelqu'un, quelque part, nous contrôle.